

lité, va rejoindre la vicomtesse, qui dit tout bas à son mari : « Comme cela sent ici le parvenu ! « quelle grossière espèce ! On a bien raison de « dire, lui répond le vicomte, que l'or est comme « le soleil, il donne à la boue de la consistance. » En achevant ces mots, il serre avec affection la main de Saint-Omer, qui l'aborde avec son gros sourire, et lui dit bas à l'oreille : « Voisin, je vous ménage une bouillotte aux cinq cents francs. » Mais ce qui suffoque la superbe Clorinde, c'est de voir Léonie, la demoiselle de la maison, faire en passant devant l'antichambre un signe d'intelligence à l'ouvrière en dentelle, qui baisse les yeux, rougit, et n'en paraît que plus jolie.

Dès le lendemain, Estelle ne manque pas d'aller donner à l'honnête famille Dumont qu'on n'avait point invitée, les détails de cette fête magnifique, et de lui nommer les dames qui avaient étalé les plus beaux diamants, les plus riches parures. Il se trouva que l'une était la fille d'un receveur général, destitué pour malversations; que l'autre était la sœur d'un agent de change dont les paiements venaient d'être suspendus pour la troisième fois; que celle-ci plaidait en séparation contre son mari, poursuivi comme banqueroutier frauduleux; que celle-là, non commune en biens avec son digne époux, homme

d'affaires, faisait passer sous son nom des sommes considérables que l'adroit fripon extorquait à ses clients... « Eh quoi ! » s'écriait Estelle avec cet étonnement d'une âme neuve et pure, « ces « femmes-là sont-elles assez audacieuses pour venir briller dans un bal ? — Bon ! » lui répondit le commissaire-priseur, avec le sourire malin d'un fonctionnaire irréprochable, « l'honneur chez « tous ces grands faiseurs du jour, est comme « les ongles, il repousse. »

Peu de temps après eut lieu chez le vicomte de Saluces, une réunion non moins nombreuse et composée des familles les plus anciennes, d'après le traité du blason. Ce n'était point un bal : la grand'mère de la sœur d'un petit prince souverain d'un cercle d'Allemagne, était morte subitement; et la cour était en deuil pour dix jours. L'étiquette voulait donc qu'on se bornât à donner un concert qui avait réuni les talents les plus renommés de la capitale.

Saint-Omer et sa famille furent invités : le moyen de ne pas les admettre, tout roturiers qu'ils étaient ? Le vicomte de Saluces avait encore emprunté la veille à son voisin quatre billets de banque, pour acquitter une dette d'honneur. Leur présence, il est vrai, ferait une disparate choquante dans une réunion de la plus haute noblesse; mais nécessité devient loi.

Estelle avait un goût particulier pour la musique : elle chantait avec une expression remarquable les plus jolis airs des nouveaux opéras. Elle obtint de la femme de chambre la permission de se mêler parmi les gens de l'hôtel, pour entendre les différents morceaux qu'on devait exécuter. Son ravissement fut inexprimable ; mais ce qui lui causa une surprise mêlée d'indignation, ce fut de voir certains grands seigneurs s'endormir sur leurs sièges, d'entendre d'autres causer entre eux, pendant que les artistes les plus célèbres exécutaient les principales productions de nos grands maîtres, et se surpassaient pour en faire sentir toutes les beautés. Ce murmure de conversations particulières ; ce costume de deuil qui couvrait les assistants ; cet assomant fardeau de l'étiquette qu'observaient avec une ridicule austérité tous ces personnages d'un haut rang, tous ces favoris du monarque ; ce concours en un mot d'exigences, d'ambitions, de préséances, tout semblait contribuer à répandre la tristesse qu'on voyait empreinte sur chaque visage ; et la jeune ouvrière ne tarda pas à se convaincre que les grands, blasés, rêvent le bonheur sans jamais en jouir ; et que l'ennui est la calamité des heureux de la terre.

Peu de jours après, l'honnête famille Dumont reçut à son tour ses parents, ses amis, ses af-

fidés. Il n'y eut à cette réunion ni le luxe éblouissant de la finance, ni la morgue imposante des gens de cour : c'était le rassemblement joyeux des bons bourgeois du quartier. On n'y remarquait ni colliers de diamants, ni turbans en étoffe d'or surmontés d'un oiseau de paradis, ni grands cordons, ni chapeaux à plumet blanc ; mais en revanche on n'apercevait partout que figures riantes ; on ne rencontrait que des cœurs épanouis de joie et de franche amitié. On s'accostait sans cérémonie ; on se prenait le bras avec confiance : on se dégantait pour se serrer la main : c'était, en un mot, comme le dit Marmontel, *la fête des bonnes gens*. Aussi l'honnête M. Dumont se promenait-il avec ivresse dans son salon proprement décoré, et ne cessait-il de répéter au milieu des danses qui se formaient, et des jolis groupes dont il était entouré, que le moyen le plus sûr d'être heureux, c'est de l'être du bonheur des autres.

Estelle avait été invitée à cette joyeuse réunion par le commissaire-priseur. Il lui dit, avec cet accent d'un homme de bien qui sait distinguer et apprécier le vrai mérite : « Qui peut mieux embellir notre petite fête, que celle dont le travail soutient ses parents, adoucit les souffrances de son père infirme, et s'est acquis l'estime et la vénération de tout le voisinage ? — Il

« nous tardait, chère Estelle, » ajoute madame Dumont, « de vous donner cette preuve publique « de notre attachement et de notre considéra-
« tion. »

Oh que ces paroles pénétrèrent avant dans le cœur de la jeune ouvrière ! Qu'il est flatteur, le premier hommage que l'on reçoit, et dont on s'avoue être digne ! Estelle fut si vivement saisie de joie, qu'elle ne put proférer une parole. Un serrement de main qu'elle reçut en ce moment d'Emma, lui prouva qu'elle s'unissait à l'invitation de ses parents ; et le regard de Léon lui fit deviner sans peine quel serait au bal son premier cavalier. Elle y fut accueillie avec tous les égards dus à la fille de bien, traitée par toutes les jeunes personnes comme une égale, comme une amie : chacun lui adressait les éloges les plus flatteurs ; mais aucun d'eux ne valait le silence de Léon dont les regards attachés sur elle semblaient partager son initiation dans l'honnête bourgeoisie, et se livrer au pressentiment qu'elle y occuperait un jour une place distinguée. Estelle, bien loin d'avoir une semblable pensée, se tenait sur une réserve modeste qui la rendait plus intéressante encore. Elle évitait autant qu'il était possible les yeux flamboyants du fils de la maison, et portait les siens sur tous les autres jeunes gens, espérant se distraire du trouble

qu'elle éprouvait ; mais nous cherchons vainement à nous fuir : malgré nous, tout nous y ramène.

Deux ans s'écoulèrent : mademoiselle Aubert devenue chef d'un atelier considérable, avait fait des gains légitimes fort au-delà de ses espérances. Elle avait augmenté peu à peu son petit mobilier, orné son intérieur. Sa mère, d'une faible santé, ne faisait plus le gros du ménage : il était confié à la veuve d'un soldat invalide. Le vieux fauteuil en bois du père Aubert était remplacé par une dormeuse en velours d'Utrecht : il ne paraissait plus à la croisée de sa chambre qu'en redingote d'espagnolette grise et en casquette de drap bleu. Estelle enfin, sans rien changer à son habillement ordinaire, porta des étoffes un peu plus recherchées, couvrit ses jolies épaules d'un ample schall de mérinos, hasarda même la petite montre en or, pour être à l'heure chez ses pratiques ; mais elle la cachait avec soin sous sa collerette. Elle ne craignait rien tant que de se faire remarquer, et se serait imposé les plus grandes privations, plutôt que d'exciter l'envie et les propos des habitants du quartier. La critique vraie, quoique sévère, est la sentinelle des mœurs.

La première moitié de l'année 1830 venait de s'écouler : Estelle, toujours bonne, simple et la-

borieuse, voyait chaque jour son destin s'embellir. Chérie, honorée de ses ouvrières et de ses apprenties, récompensée de ses tendres soins pour ses parents par le bonheur dont ils jouissaient auprès d'elle, notre jeune ouvrière comparait souvent sa position sociale avec celle de ses trois voisines qu'elle étudiait sans cesse, et se trouvait tout aussi heureusement placée dans le monde, puisqu'elle y était utile, estimée. Elle s'amusait de l'étourderie et des inconséquences de la fille du financier, supportait avec résignation la hauteur et les tracasseries de celle du vicomte, et s'en consolait par la tendre amitié que lui portait Emma; lorsque tout à coup l'orage le plus terrible s'éleva dans la capitale et s'étendit sur toute la France. Le monarque, égaré par de perfides conseils, brisa le pacte social, et forcé d'abdiquer la couronne, il s'enfuit pour la troisième fois. Paris fut en proie au choc des partis, que bientôt calmèrent les vieux amis de la liberté sans licence, en s'appuyant sur la représentation nationale qui crut devoir fonder une nouvelle dynastie. Dans ce bouleversement général on vit les plus hauts rangs anéantis, les plus belles positions sociales détruites. Le vicomte de Saluces fut dépouillé de ses pensions, de ses prérogatives: il suivit dans leur exil ses anciens maîtres, laissant sa femme et sa fille dans une

gène qui les contraignit de vendre leurs bijoux, leur mobilier; et bientôt, ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, elles se retirèrent chez une vieille parente égoïste, superstitieuse, qui habitait le faubourg Saint-Germain.

La grande secousse politique se fit sentir dans le cours des effets publics: elle causa la ruine d'un grand nombre de gens de finance, et principalement de ceux qui avaient spéculé sur les terrains et les établissements publics. Saint-Omer fut de ce nombre; après avoir vainement épuisé toutes ses ressources, tous les moyens d'échapper au désastre, il céda malheureusement aux funestes inspirations de l'amour-propre déçu, à l'humiliation de passer de l'opulence à la misère, et se fit sauter la cervelle au bois de Boulogne. Cette affreuse et cruelle détermination ne fut connue de sa femme et de sa fille qu'au moment où le juge de paix vint au nom des nombreux créanciers du défunt, apposer les scellés dans son riche et vaste appartement. La malheureuse madame Saint-Omer fut obligée de s'en éloigner, sans pouvoir même se munir des objets qui lui étaient le plus nécessaires, pour se réfugier dans un hôtel garni, et pour y attendre l'issue de cet épouvantable événement. Elle eut la douleur d'apprendre que tout ce qui composait le mobilier serait vendu, sans qu'elle pût

faire la moindre réclamation, parce qu'elle avait été en communauté de biens avec son mari. Elle ne sut, ainsi que sa fille, quelle ressource employer pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Elles essayèrent en vain de recourir à la commisération de plusieurs grands capitalistes qui avaient eu de fréquentes communications avec le malheureux Saint-Omer; elles en furent accueillies avec indifférence, éconduites avec adresse : elles éprouvèrent alors que la plus grande souffrance des infortunés, c'est d'implorer les opulents.

Toutes les deux abattues par la douleur, en proie au dénûment le plus absolu, se voyaient réduites à implorer l'assistance d'un bureau de charité, lorsque Léonie, se rappelant avec quel zèle et quelle ivresse la jeune ouvrière en dentelle soutenait par son travail ses honnêtes parents, sentit se ranimer son courage, et résolut d'aller un matin, rue de Chabannais, confier à Estelle Aubert le désir qu'elle éprouvait et l'espoir qu'elle avait conçu de procurer à sa mère, sinon l'aisance, du moins le pain de la journée, un abri contre la misère. Elle reçut de son ancienne voisine l'accueil le plus touchant. « Venez, » lui dit Estelle, en la pressant dans ses bras; « venez avec madame votre mère! je vous occuperai toutes les deux dans mon atelier; et,

« s'il vous répugne de vous mêler parmi mes ouvrières, je vous fournirai de l'ouvrage dans votre appartement. Les deux chambres en mansarde que j'habitais sont à louer dans ce moment; venez vous y établir. Je vous avancerai les trois mois de loyer, vous prêterai une partie de mes meubles; ma bonne veuve fera votre ménage; enfin, nous partagerons tout ce que je possède. Venez, mademoiselle Léonie, vous qui me reçûtes toujours avec tant de bonté, lorsque vous étiez dans l'opulence; vous qui jamais ne m'avez fait éprouver la moindre humiliation. Vous ne dédaignâtes point votre pauvre blanchisseuse; il est bien juste qu'elle ait son tour; et je vous remercie d'avoir compté sur Estelle Aubert. — Ah! dites donc sur mon amie, s'écrie mademoiselle Saint-Omer: hélas! vous êtes la seule que je trouve dans notre désastre; et je vous avais bien jugée. »

Dès le lendemain, la mère et la fille, leur petit bagage sous le bras, vinrent s'établir à deux étages au-dessus de celui qu'occupait Estelle, qui d'avance avait garni les deux mansardes des objets les plus nécessaires. Madame Saint-Omer occupa celle donnant sur la cour, afin de n'avoir pas sans cesse devant les yeux les croisées du somptueux appartement qu'elle occupait en

face, et dont justement on faisait la vente du mobilier. Léonie ne pouvait s'empêcher de laisser tomber, de sa lucarne, des regards attendris sur cette belle habitation où elle avait passé des jours si heureux; où bercée par les prestiges de l'opulence, elle était loin de croire qu'elle irait se réfugier dans l'humble réduit de la pauvre ouvrière... Oh que de réflexions elle faisait sur les caprices du sort, et combien elle s'applaudissait de n'avoir jamais humilié ses inférieurs!

Léonie ne rougit point de s'établir dans l'atelier de mademoiselle Aubert, où elle ne tarda pas à prendre rang parmi les plus habiles apprenties. Sa mère, atteinte de quelques infirmités causées par le chagrin, travaillait dans sa chambre, et secondait sa fille à se procurer les objets nécessaires à leur existence. Ce qu'elles avaient le plus à cœur, c'était de pouvoir remettre à l'obligeante Estelle les différents meubles dont elle s'était privée, se réduisant elle-même à coucher sur un lit de sangle, pour offrir à madame Saint-Omer une retraite qui lui fût plus commode et l'humiliât moins dans son malheur. Déjà la mère et la fille, par leurs travaux et leurs veilles, se disposaient à traiter avec un tapissier du voisinage, pour avoir l'ameublement le plus modique, mais indispensable à leurs besoins,

lorsqu'un événement assez étrange vint tirer madame et mademoiselle Saint-Omer de la position pénible où elles se trouvaient. Un jour qu'elles étaient allées à l'office divin, et que, selon leur usage, elles avaient remis la clef de leurs deux chambres au portier de la maison, elles éprouvèrent, en rentrant, une surprise mêlée d'une émotion bien naturelle, en voyant une partie des meubles qui garnissaient leurs appartements respectifs dans l'hôtel qu'elles avaient habité. Madame Saint-Omer reconnut son lit d'acajou orné d'une draperie de pékin bleu-ciel, avec son somno, sa longue bergère en maroquin vert et son grand chiffonnier : elle s'empresse de l'ouvrir, et le trouve rempli d'une partie de son linge de corps et de ses vêtements. Léonie s'élançait dans sa mansarde, et reconnaît son lit de demoiselle, surmonté d'une flèche dorée portant des rideaux de mousseline, plusieurs petits meubles à son usage, sa causeuse en drap bleu-lapis, son piano, tous ses recueils de musique, et au-dessus un grand cadre couvert d'une toile verte. Elle l'enlève avec empressement, et retrouve le portrait de son père au bas duquel on avait écrit ces mots : « Courage, ma fille ! celle
« qui nourrit sa mère du travail de ses mains,
« tient toujours un rang honorable dans la so-